

Minia Biabiany

Portfolio

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris
+ 33 (0)1 46 33 13 13 – contact@imanefares.com
www.imanefares.com

Courtesy de l'artiste et Imane Farès, Paris

Minia Biabiany



Photo : Santiago Quintana

Née en 1988. Vit et travaille en Guadeloupe.

Le travail de Minia Biabiany explore une pratique artistique qui explore les récits caribéens, les processus de décolonisation et la relation entre le langage, le corps et le territoire. À travers des installations, des vidéos et des projets pédagogiques, elle interroge la mémoire et l'héritage colonial en utilisant des matériaux organiques et des gestes minimalistes.

Son travail s'ancre dans une réflexion sur la perception et le déplacement, où la langue et le corps deviennent des vecteurs de transmission. En s'appuyant sur la poésie et la sensorialité, elle crée des espaces où l'histoire et les savoirs ancestraux dialoguent avec le présent.

Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions, notamment à la Biennale de São Paulo (2025), au Musarth (Guadeloupe, 2025), à KunstMeran (Italie, 2025), au Frac Poitou-Charentes (Angoulême, 2025), au Wiels (Bruxelles, 2025), à la Biennale du Mercosur (Porto Alegre, 2025), à Semillero Caribe x Persona Curada (ENSAD, Paris, 2025), à Dlo a rasin (James Madison University, Virginie, 2024), au Palais de Tokyo (2022), à la 10e Biennale de Berlin, à TEOR/ética (San José, Costa Rica), à Witte de With (Rotterdam), à Cráter Invertido (Mexique), à SIGNAL (Malmö), au Mémorial ACTe (Guadeloupe), au Centro León (Santiago, République dominicaine), au Corcoran (Washington) et à La Verrière (Bruxelles). Elle a également reçu le Prix d'art contemporain de Sciences Po en 2019.

Elle a initié en 2016 à Mexico le projet collectif Semillero Caribe et poursuit ses recherches pédagogiques avec Doukou, une plateforme d'expérimentation explorant les concepts d'auteur·es caribéen·nes à travers le corps et le ressenti.

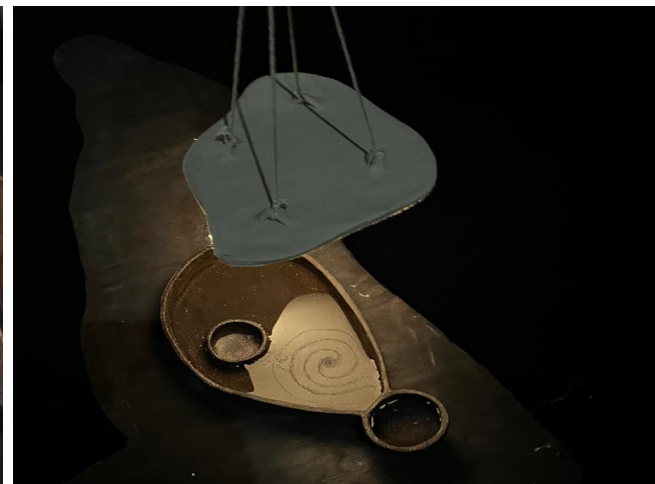
Le reflet d'une branche dans l'eau de ma rivière rouge

Musarth

Septembre 20 — Novembre 2025

« NUIT. Je lève les yeux au ciel. L'espace de mon corps, avec ses limites poreuses, résonne avec là où je suis, puis avec la profondeur. Petit vertige grâce aux soleils lointains ancrés dans mes rétines quand je referme les yeux. Ma nuit à moi. Ce soir-là, je réfléchis aux dessins des constellations, à ce que ces projections de lignes et de points racontent de la compréhension d'une communauté ou d'un groupe, de son récit: "le pourquoi" de la présence de ces gens, de leur géographie, "le comment" de leurs origines, de l'écriture de leurs corps. Un récit élaboré depuis un temps et un espace, pour soutenir le passé puis l'avenir. Les noms grecs de constellations mythologiques ne résonnent pas avec mon "ici", ni ceux des autres civilisations que me propose l'application de lecture du ciel de mon téléphone. Pourtant ce sont les seuls que je connais un peu.

Lors d'une discussion avec l'archéologue Benoît Bérard dans le cadre de nos recherches pour comprendre les enjeux actuels de l'archéologie antillaise, il mentionne l'apparition de la constellation du crabe cirique au-dessus de l'horizon comme repère marquant le cycle annuel de notre soleil pour le peuple Kalinago. C'est une des rares constellations dont le nom, un rôle et le tracé ont pu traverser la violence coloniale. Benoît Roux, dans l'article *Quelle heure est-il M. Colomb ?* dit "Émergent au matin, à l'Est, fin mai, les Pléiades marquent le début de la saison des pluies dans les îles caraïbes (hivernage) et, avec elle, la migration annuelle des crabes terrestres — dont le nom caraïbe (sirik) paraît être à l'origine de celui de l'amas stellaire (Chiric) — qui rejoignent le rivage pour la ponte [...] Le lever des Pléiades à l'Est, début novembre, après le coucher du soleil, annonce au contraire la fin de la saison des pluies et le début de la saison sèche (carême). [...] Les Pléiades caractérisent ainsi de façon duale et ambivalente la saison sèche et celle des pluies. »





olho de cana, zyé a kann [olho de cana, olho de cana]

Bienal de São Paulo 2025

6 Septembre — 11 Janvier, 2026

En créole guadeloupéen, *zyé an kann*, qui signifie « œil de canne à sucre », fait référence aux nœuds qui marquent la tige de la canne, là où se forment les racines et d'où peut germer une nouvelle pousse. Biabiany joue avec cette expression populaire : en retirant les tiges, elle transforme ces nœuds en 400 yeux qui nous regardent, déchirant des feuilles de canne à sucre séchées. Ces regards offrent la possibilité de voir et d'être vu-e-s par les femmes et les hommes réduits en esclavage, forcés de cultiver les champs de canne. Ils permettent aussi de se relier à une mémoire ancestrale, à une filiation transmise. Travaillant depuis plusieurs années sur sa relation à sa lignée féminine, Biabiany propose ici ce qu'elle appelle des « ponctuations » : de petites céramiques suspendues, qui fonctionnent comme des métaphores ou des citations, en lien avec des objets, des figures, des émotions ou des récits des femmes qui l'ont précédée. Leur verticalité répond aux récipients d'eau noire posés à l'horizontale, qui reflètent toutes les parties du plafond. Ces cercles d'eau deviennent des portes pour regarder autrement, mais aussi des surfaces où notre propre image s'intègre dans l'environnement de l'œuvre. Ici, la terre est au-dessus de nous, proche, parlante, mais à voix basse.

Tissé à tous ces éléments, le paysage sonore de l'installation est une collaboration avec le designer sonore Thierry Girard, alias Thyeks. Sa proposition s'articule en trois mouvements, comme un cycle naturel : l'appel initial — éveil du vivant, résonances profondes et lentes ; la migration — textures évolutives, mouvements fluides ; la dispersion — fragmentation et propagation du son dans l'espace, avec des échos imprévisibles. Ce n'est pas un jardin foisonnant qui nous accueille, mais un paysage d'extraction : celui de la monoculture. Introduite pendant la période coloniale, la culture intensive de plantes uniques telles que la canne à sucre, le coton ou le plantain a provoqué l'érosion et la destruction des sols. Le champ de canne à sucre ne se définit pas uniquement par l'exploitation et le contrôle, mais aussi par des zones d'opacité volontaire, où des figures choisissent délibérément de demeurer invisibles. Évoquant des scènes de fuite, de marronnage et de dissimulation, ces yeux désincarnés, ainsi que les voix qui les accompagnent, incarnent l'opacité construite des espaces ruraux noirs.





água do céu, série o céu com olhos-raíces (eau du ciel, série le ciel aux yeux-racines)

Fundação Ecarta
27 mars — 1 juin 2025

L'installation *água do céu, série o céu com olhos-raíces* (eau du ciel, série le ciel aux yeux-racines) s'inscrit dans la continuité du travail de Minia Biabiany, qui propose une réflexion ouverte sur la manière dont le territoire de la Guadeloupe peut générer ses propres repères temporels, sensibles, cosmiques. Dans cette série, il ne s'agit pas tant de représenter le ciel tel qu'il est cartographié par la science, mais plutôt de le réinventer depuis une perception située, depuis le sol insulaire, depuis les récits, les corps et les rythmes qui l'habitent.

À partir de la constellation du crabe cirique, Minia Biabiany fait émerger un imaginaire étoilé profondément lié au vivant. Cette constellation devient un motif, un guide, une matrice à partir de laquelle les céramiques prennent forme. Fragmentées, inachevées, immergées dans l'eau, ces formes composent une cartographie flottante, où les points-étoiles émergent comme des repères mouvants, en suspens.

Le geste céramique, toujours en lien avec l'élément aquatique, convoque ici à la fois le rituel, la mémoire tactile et le devenir fragmentaire des objets. *água do céu, série o céu com olhos-raíces* propose une écoute du territoire qui passe par l'éclatement des formes, le silence de l'eau, le scintillement discontinu des étoiles. Les repères ne sont plus linéaires, ils sont inscrits dans une temporalité autre, où les corps, les matières et les récits créoles dialoguent avec le cosmos.





le ciel aux yeux-racines

Galerie Imane Farès, Paris
25 janvier — 15 mars 2025

Pour *le ciel aux yeux-racines*, l'artiste dessine une nouvelle constellation : celle de la grenouille, pensée à partir de la carte du ciel de la Guadeloupe au moment de l'exposition. Chaque étoile prend la forme d'une sculpture en céramique, et ensemble, elles forment l'image de cet amphibien nocturne, dont le chant marque le passage du jour à la nuit. Ces sculptures se reflètent dans des cales basses remplies d'eau, posées au sol, créant un jeu de miroirs entre l'eau, la terre et le ciel, le cosmos et le quotidien.

Inspirée par l'observation de la constellation du Crabe Cirié, l'une des rares constellations traditionnelles du peuple Kalina dont le tracé a traversé le temps jusqu'à nous, et dont l'apparition au-dessus de l'horizon marque le cycle solaire pour ce peuple, Minia Biabiany propose une interprétation des cycles célestes depuis son propre ancrage. Cette approche offre une nouvelle manière de situer et d'orienter les corps dans l'espace.

L'installation est reliée par des cordes tressées de fibres de bananier et ponctuée d'enfilades de sculptures organiques en bois brûlé représentant des éléments caractéristiques de l'environnement guadeloupéen. Le tressage, pratique centrale du travail de l'artiste, s'inscrit dans une volonté de trouver de nouvelles métaphores pour parler de sa relation au territoire et devient un acte de résistance contre l'assimilation de la parole. Pratique d'oralité et de lenteur, il sert de fil conducteur pour repenser les structures de narration et du langage.

La fleur de bananier — figure récurrente dans l'installation — évoque à la fois les conséquences sanitaires de l'utilisation du chlordécone et les vertus médicinales de cette plante. À travers cette ambivalence, Minia Biabiany questionne la capacité du territoire à se réapproprier sa mémoire et à guérir les blessures laissées par l'histoire coloniale, ouvrant ainsi un espace où se mêlent mémoire, poésie et politique.





dlo a rasin (water from the roots)

Duke Hall Gallery of Fine Art, Harrisonburg, VA
17 septembre — 18 octobre 2024

L'exposition personnelle de Minia Biabiany explore les liens entre la Virginie, où un produit chimique toxique, le chlordécone (également connu sous le nom de képone), a été produit dans les années 1960, et les lieux où il a été exporté pour être utilisé comme insecticide — notamment l'île natale de Biabiany, la Guadeloupe. Le chlordécone est à la fois cancérogène et perturbateur endocrinien, et sa contamination persistante des sols et de l'eau a entraîné, en Guadeloupe, une prédominance de maladies du système nerveux et reproducteur, incluant le taux de cancer de la prostate le plus élevé au monde.

Travaillant avec des collaborateurs à Hopewell, en Virginie — une petite ville à l'est de Richmond, connue sous le nom de « capitale chimique du Sud » — Biabiany interroge la relation entre cette ville et la Guadeloupe, en impliquant les personnes affectées par cette toxicité, les militantes communautaires et écologistes, ainsi que celles et ceux touché-es par les héritages persistants de l'esclavage, de l'exploitation coloniale et du racisme environnemental.





soplo

Trueque, MAC Panama, Panama
24 mai — 9 septembre 2023

Dans l'exposition *Soplo*, Biabiany explore la relation entre le corps et l'espace, en lien avec les perceptions historiques, coloniales et identitaires des territoires caribéens. Elle a sélectionné deux peintures de l'artiste panaméenne Haydée Victoria Suescum, intitulées *Figuras esenciales* et *Hojas/Pulmones*, qui présentent une esthétique organique et onirique.

Ces œuvres ont inspiré une installation composée de sculptures représentant des plantes médicinales communes à la Guadeloupe et au Panama, telles que le sureau, la calaguala et le fenouil. Ces sculptures, associées aux peintures de Suescum, forment une « forêt guérisseuse », symbolisant le lien entre les corps humains et la nature, et invitant les visiteur·ses à réfléchir à la respiration et à se reconnecter à leur environnement.





Souffle

2022

Sable volcanique et verre soufflé

37 x 70 cm

280 x 230 cm

Unique

40 000 €

Prix spécial pour le CAPC Bordeaux : 32 000 €

Avec Souffle, Minia Biabiany nous invite à nous interroger sur la relation entre la matière et le mou-vement, où chaque élément trouve sa place dans un dialogue fluide et puissant.

Une sculpture en verre d'une couleur sombre, rappelant le sable volcanique, est suspendue dans l'espace. L'œuvre évoque le cœur de la Soufrière, volcan emblématique que l'artiste voit quotidiennement depuis chez elle, et fait émerger l'idée de la puissance sous-jacente de la terre. Ce cœur de lave, à la fois lourd et aérien, manifeste un paradoxe : ce qui paraît suspendu semble en réalité sur-gir du sol lui-même. Ce n'est pas simplement une représentation géographique, mais une immersion dans une énergie vive et mystérieuse, une matrice magmatique.

Le sol, quant à lui, accueille un disque de sable noir, en interaction avec cette sculpture centrale, tracé par une ligne imaginaire qui relie ces deux éléments. Ce dialogue entre le sol et la forme suspendue crée une dynamique où l'air et la terre se répondent, rendant tangible l'idée de souffle – celui du volcan, celui de la vie, celui de la mémoire insulaire.

Les formes de Souffle ne cherchent pas à illustrer une idée spécifique, mais à incarner des mouvements de pensée qui émergent de la rencontre entre la culture insulaire, la nature et l'histoire. Dans l'univers de Minia Biabiany, ces éléments deviennent les témoins d'une énergie cachée, d'une puissance qui façonne l'espace, et d'une réflexion sur les cycles naturels et humains..





Production Le Grand Café – centre d'art contemporain, Saint-Nazaire pour
l'exposition pluie sur mer, 2022 Photographies : Marc Dommage

difé

Palais de Tokyo, Paris
19 octobre 2022 — 1^{er} janvier 2023

Intitulée *difé*, qui signifie « feu » en créole, l'exposition personnelle de l'artiste au Palais de Tokyo se prolonge avec l'installation *Nuit* dans l'exposition collective *Shéhérazade, la nuit*. Matières naturelles, transformées ou manufacturées, réalités et fictions, figures et métaphores s'entrelacent et rythment les espaces. Elles orientent autant qu'elles entravent le mouvement et la perception, imposant au corps une certaine lenteur.

L'exposition *difé* trace un parcours entre des figures de bananiers en bois brûlé et des chemins en céramique formant un alphabet fragile et mouvant sur les murs. Le bananier évoque l'histoire de la Guadeloupe — son exploitation brutale, ses monocultures destinées à l'exportation, et l'écocide toujours en cours causé par l'usage du chlordécone, un pesticide utilisé entre les années 1970 et 1990 dans les plantations, avec la complicité de l'État français, et qui continue de contaminer les sols, les eaux et les habitant·es aujourd'hui encore.

La présence du feu renvoie à un imaginaire façonné par une terre marquée par l'activité volcanique de La Soufrière — une voix de lave qui transforme, étend et recompose. Un feu doux qui consume le silence.

Ancrée dans une archéologie personnelle qui considère le corps comme un territoire de relation et en relation, l'artiste transpose un lieu réel, marqué par divers traumatismes, en un paysage psychologique.





nuît

Palais de Tokyo, Paris
19 octobre 2022 — 1^{er} janvier 2023

Dans l'exposition collective *Shéhérazade, la nuit*, son installation nuit se déploie au sol, retraçant le motif de tressage traditionnel de la nasse — un système de piège que l'artiste associe à la narration du territoire, à la voix de l'eau, de l'océan comme cimetière — un écho également présent dans la vidéo *the length of my gaze at night* (2022).

Suspendues à différentes hauteurs, au-delà de l'échelle humaine, des sculptures ajourées évoquant à la fois des formes organiques et des éléments de l'architecture traditionnelle guadeloupéenne ont été brûlées, témoignant de la violence de leur disparition progressive. En jouant sur les intensités, les rythmes, les ombres mouvantes et les sculptures organiques en bois et en céramique, l'artiste crée de subtils événements au sein de l'espace.

Avec des moyens minimalistes et une approche perceptive plutôt que représentative, Minia Biabiany transforme les tensions de son environnement vécu en un paysage insulaire à la fois imaginaire, poétique et politique. Par des fils narratifs, sensoriels et matériels entremêlés, elle interroge les traces du système esclavagiste et les formes toujours actuelles de la condition coloniale sur les corps et les territoires.





J'ai tué le papillon dans mon oreille

Les œuvres de Minia Biabiany impulsent un dialogue entre le lieu d'exposition et l'installation méticuleuse d'objets qu'elle élabore sur place. Elle confectionne ses pièces à partir de matériaux pauvres ou issus de pratiques vernaculaires. Ici, elle invite le visiteur à une traversée sonore et physique vers un au-delà, celui de son archipel : la Caraïbe.

Minia Biabiany tisse des liens entre toutes ses installations. La fin de l'une est le début de l'autre tel un cadavre exquis. Sa dernière vidéo, « Toli Toli » (2018), termine sur cette phrase : « Les papillons provoquent la cécité quand ils soufflent dans vos oreilles ». « J'ai tué le papillon dans mon oreille » prend alors comme point de départ un état de cécité. L'incapacité à voir ce qui est là glisse doucement vers le constat d'une connaissance perdue de sa propre terre, conséquence d'un contexte marqué par une politique d'assimilation longue, par des forces en présence qui entretiennent un oubli et par une déconnexion avec son entour. L'exposition de Minia Biabiany amène à sentir et penser autrement, à percevoir de nouveaux les souffles et vivifier les récits enfouis. Pouvoir voir et penser. Penser et sentir.

Volontairement organiques, ses installations mêlent des paroles et des sons de ralliement de conques de lambis, dont la répétition nous entraîne tel un refrain. Portés par le vent ces mots, images, sons deviennent la voix de récits en mouvement. Dans sa vidéo « Pawol sé van », Minia Biabiany détourne l'expression créole « pawol sé van » - les mots n'ont pas de valeur - et en prend le contre-pied. Le récit entendu ici est à la première personne du singulier dans une volonté de reconnecter l'humain à son environnement, à la terre.

Cette exposition nous oblige ainsi à regarder un impensé de notre histoire coloniale française. L'artiste l'insinue consciencieusement, dans chaque amoncellement de matériaux, des feuilles de bananiers, aux brins de bambou, aux conques de lambis tranchées. Hors d'une dénonciation spectaculaire de l'héritage de l'esclavage, de la colonisation et de la pollution endémique de son territoire ultra-marin, Minia Biabiany tisse subtilement les liens coloniaux qui persistent et qui continuent de tuer.



Magasin des Horizons, Grenoble
30 janvier — 26 juillet 2020



the lengh of my gaze at night

2022

HD video, couleur, son

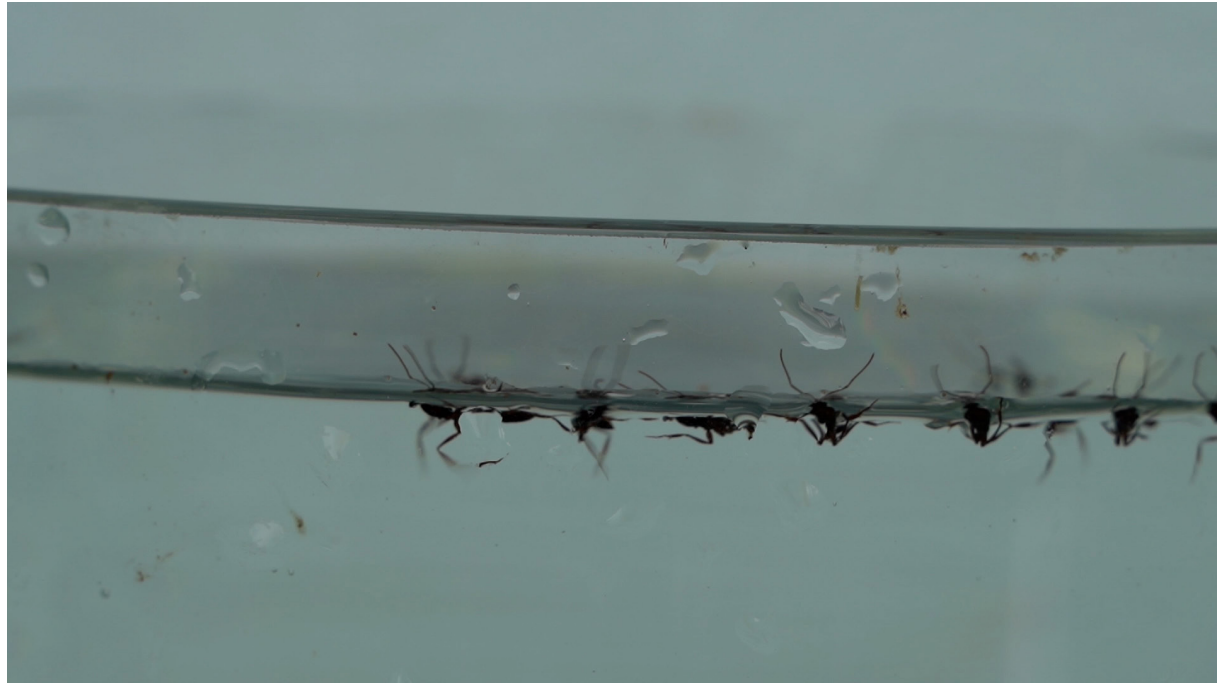
8 minutes 10 secondes

Edition de 3 + 2 EA

« La mer a un goût d'ancêtres. »

Comment notre espace mental influence-t-il et façonne-t-il la manière dont nos corps perçoivent et se déplacent ? À son propre rythme, un tissage se forme sur l'eau, sur son historicité. Perception et imagination ne font qu'un. Depuis le contexte de la Guadeloupe, un archipel caribéen marqué par l'assimilation française, un flux de pensées sur la terre, l'eau et les relations humaines à la terre se projette sur un vieux tableau noir d'école, et se mêle à des gestes de préparation d'une calebasse, un contenant traditionnel.

Lien vidéo : <https://vimeo.com/616097844/a822a2b641?share=copy>





Bonaventure (Trafiquer les mondes)

Fondation Pernod Ricard

7 septembre 2021 — 30 octobre 2021

Peaux de terre, pétales tombés

L'un des grands enjeux de notre temps c'est que le savoir soit transformateur, qu'il éveille l'imagination, qu'il rende le monde encore plus intéressant, qu'il désintoxique de la tristesse des « on sait » et des « ce n'est que ».

Dans un monde fragilisé tel que le nôtre, que peut faire l'artiste, sinon fabriquer des êtres et des mondes, interroger le vrai, réparer ou court-circuiter l'histoire, guérir et repeupler l'imaginaire, fabuler de nouveaux récits ou tirer les fils des possibles enfouis dans le réel ?

Cette exposition accueille une génération d'artistes aux pratiques diverses et plurielles, traversée par des questions sociétales, identitaires, et planétaires en effervescence, évoluant dans une époque trouble au futur incertain dont la crise actuelle exacerbe le flou et l'imprévisibilité.



toli toli

2018

HD video, couleur, son

10 minutes 14 secondes

Edition de 4 + 1 EA

Toli Toli utilise la métaphore spatiale d'une ancienne chanson enfantine pour convoquer une narration politique et entremêlée du territoire guadeloupéen.

Dans ce poème-vidéo, le «toli toli» (qui signifie «chrysalide de papillon» en créole guadeloupéen) désigne des directions vers un ailleurs intérieur, vers des lieux et des distances façonnés par la présence de la colonialité.

Tout en racontant l'histoire du paysage où l'ombre détient le «pouvoir de nommer», deux mains semblent tisser sans cesse avec une matière invisible, comprenant la technique du tissage du bambou comme la structure du langage.

Autant la chanson que la technique du tissage de bambou (utilisée auparavant pour fabriquer des pièges à poissons) ont presque disparu de la culture et des savoirs guadeloupéens. En ré-associant l'action de tisser avec celle de raconter, les sculptures en bambou tissé, dressées, projettent des ombres directement sur la peau du spectateur et orientent son mouvement à travers l'espace d'exposition.



Lien vidéo : <https://vimeo.com/474487496/b25ee36dc-f?share=copy>

L'orage aux yeux racines

Les Tanneries, Amilly

23 janvier — 30 mai 2021

Au fil de *L'orage aux yeux racines*, Minia Biabiany poursuit un travail de recherche au long cours sur les processus de construction des identités guadeloupéennes et caribéennes tout en interrogeant l'évolution de la place des femmes noires antillaises dans ces sociétés. Ce travail de recherche innerve et résulte d'une exploration plastique subtile, sensible et délicate, jalonnée de fins entrelacs et d'hybridations, parcourant les confins de la petite histoire et de la grande Histoire, de l'actualité et des territoires ; entre art, nature, société et politique, vibrantes intuitions, relectures historiographiques et déconstructions de représentations héritées de systèmes de domination passés ou actuels, qu'ils soient coloniaux ou encore patriarcaux.

Cette continuité dans l'intention et la démarche de l'artiste laisse cependant place à une nouveauté qui naît du parti que prend ici Minia Biabiany de mettre en lumière la place essentielle, intime et intuitive du dessin dans sa pratique et, notamment, celle de ses dessins sur papier dont elle cherche à éprouver pour la première fois la plasticité et le caractère protéiforme dans l'espace, entre bi- et tri-dimensionnalité. En cela, l'exposition opère une mue esthétique et poétique qui offre les conditions d'apparition d'une rupture épistémologique et épiphanique que l'artiste éprouve et déploie à partir et à travers une installation spécifique qui porte une double réflexion sur ses racines, qu'elles soient géographiques, historiques, culturelles mais aussi artistiques.

Mêlant l'aérien, le terrestre et le maritime à travers des matériaux, des formes et des contenus aux fortes résonances culturelles, historiques et métaphoriques, l'installation créée par Minia Biabiany repose sur un dialogue singulier entre des sculptures ténues composées de fils de fer blancs – que l'artiste s'amuse à tirer et à lester çà et là d'objets hybrides composés de quartiers de coques de Lambi et de morceaux de bois d'acajou sculptés –, et une multitude de dessins parsemés. Réalisées au trait ou à la découpe, au feutre, à l'encre ou encore à l'aide de peaux de bananiers (*rob a poyò*), ces délicates variations dessinées, tantôt abstraites ou figuratives, énigmatiques ou parlantes, s'agencent au fil de deux ramifications minimalistes en bois travaillées en lignes de fuite, quand d'autres papillonnent à l'extrémité de tiges de bambou fichées directement dans les murs latéraux.





learning from the white birds

2021

video HD couleur, son

5 minutes 58 secondes

Edition de 3 + 2EA

Le "kyo", nom créole pour l'aigrette, revient chaque nuit sur le même arbre.

Ce cycle se transforme en une pulsation, invitant à réfléchir sur la respiration et sa relation avec l'apprentissage.

Lien vidéo : <https://vimeo.com/668720967/681292dec4?share=copy>





musa nuit

La Verrière, Fondation d'entreprise Hermès,
Bruxelles

27 juin — 5 septembre 2020

Initié en 2019, "Matters of Concern | Matières à panser" est le troisième chapitre de la programmation du commissaire Guillaume Désanges à La Verrière. Après "Des gestes de la pensée" et "Poésie balistique", ce cycle se développe autour d'une attention particulière portée à la matière. Empruntant son titre au penseur Bruno Latour, il met en lumière des approches différentes, qui investissent la matière de préoccupations spirituelles, sociales, symboliques, thérapeutiques ou magiques. D'exposition en exposition, la prise en compte de nouvelles relations de l'art au vivant, aux objets et aux éléments transparait. Une exploration ouverte, soucieuse de "panser" la matière, autant que d'en saisir le pouvoir transformateur.

Troisième artiste invitée par Guillaume Désanges, Minia Biabiany s'inscrit dans le cycle "Matters of Concern | Matières à panser" avec l'exposition "Musa Nuit" : une réflexion sur la sexualité des femmes guadeloupéennes et caribéennes d'aujourd'hui et sur la manière dont elle reste marquée de façon inconsciente par l'Histoire. Dans l'espace bruxellois, la plasticienne propose à cette fin un parcours sensuel et métaphorique, dans lequel des objets artisanaux, des sculptures ou encore une fleur de bananier (dite aussi « musa ») participent à la réactivation d'une mémoire refoulée. Née en Guadeloupe (France) en 1988, Minia Biabiany envisage l'exposition comme un rituel, qui lui permet d'aborder la question des identités de manière aussi poétique qu'engagée.





musa

2020

video HD couleur avec son

14 minutes 7 secondes

Édition de 3 + 2EA

Pensée comme une conversation entremêlée entre l'héritage historique de l'esclavage, la lignée féminine et la sexualité, la vidéo *musa* explore le corps féminin, perçu à la fois comme un réceptacle de traumatismes, mais aussi comme un espace de guérison.

Lien vidéo : <https://vimeo.com/432857558/051319eaab?share=copy>



A photograph of a human uterus preserved in a clear plastic jar filled with water. The uterus is a deep red color and has a textured, segmented appearance, resembling a pinecone or a fan of scales. The jar has a clear plastic lid with some condensation on it. The background is dark and out of focus.

my uterus was a hull
for four centuries

Toli Toli

Akademie der Künste, 10th Berlin Biennale, Berlin
27 juin 2018 — 5 septembre 2020

Portée tout au long de l'installation *Toli Toli* (2018) dans une réactivation d'un passé oublié, une chanson chantée par des voix âgées résonne — elle faisait partie d'un jeu traditionnel d'enfants dans les zones rurales de Basse-Terre, en Guadeloupe. Dans ce jeu, un-e enfant trouvait un *toli toli*, une chrysalide de papillon en forme de petit doigt, la pointait dans une direction et imaginait de façon ludique une destination lointaine ou (in)connue, à travers les paroles de la chanson. Aujourd'hui, les enfants de Basse-Terre ne connaissent plus cette chanson.

Réfléchissant aux systèmes de savoirs, aux gestes et aux récits en voie de disparition ou déjà perdus, Minia Biabiany s'est intéressée à l'ancienne technique de tressage des nasses en bambou pour l'installation *Toli Toli*. Elle a dû, non sans difficulté, retrouver un pêcheur capable de lui transmettre ce savoir-faire. Dans cette œuvre, le tressage devient métaphore de l'enchevêtrement douloureux entre l'environnement tropical de la Guadeloupe et son passé et présent coloniaux.

Les pièges réalisés par Biabiany projettent des ombres au sol — tels des fantômes, ils apparaissent et disparaissent au gré des déplacements du/de la visiteur-se dans l'espace. Oscillant entre révélation et effacement du maillage d'un passé insaisissable, le-la spectateur-riche est plongé-e dans l'état schizophrénique des îles.





the diktat of the space makes the lie bigger

Qui vivra verra, qui mourra saura (Who will live will see, who will die will know)

Crac Alsace, Altkirch

13 juin — 15 septembre 2019

Avec *Qui vivra verra, Qui mourra saura*, Minia Biabiany s'intéresse à l'oubli des savoirs structurant le jardin de case guadeloupéen. Le jardin de case est une des premières formes d'appropriation et de construction du territoire pour les mis en esclavage de la Guadeloupe. C'est à la fois le lieu de la domestication de la nature et celui de la manifestation des relations sociales, notamment des relations entre les vivants et les morts*. Le jardin qui entoure la case est constitué de «coquilles» successives faites de plantes ornementales, médicinales ou thérapeutiques qui protègent, soignent ses habitant-e-s ou embellissent cet espace privé mais visible. La case en elle-même se développe à partir d'un module de deux pièces d'environ 2,80×5,60m couvertes d'un toit à deux ou quatre pentes en tôle, base d'un processus d'agrandissement. Les portes sont au nombre de deux sur chaque grand côté et d'une sur les petits côtés. Les extensions se font en ajoutant de nouvelles pièces à partir des portes-fenêtres qui deviennent des portes intérieures—la case formant, au gré des besoins de la famille, un espace labyrinthique. Son organisation traduit un souci de protection grâce à un nettoyage soigneux des abords et la présence de plantes protectrices préservant de tout acte de sorcellerie accompli par les esprits ou par le dépôt d'objets. La couleur des murs de la case traduit également la diplomatie de ses occupant-e-s avec les esprits, qu'ils soient bénéfiques ou maléfiques. Le bleu est significatif d'une protection maximale. Le rouge repousse les attaques et manifeste la puissance. Enfin, en fonction de sa couleur dominante et de la forme de ses feuilles, une même plante porte un nom différent devant ou derrière la maison. Plantée devant, «Qui vivra verra» favorise la longévité, et plantée derrière «Qui mourra saura» aide à la transmission des connaissances entre générations. L'organisation en coquilles du jardin de case est le lieu manifeste de la négociation et de la médiation avec l'invisible. Bien que sa structure existe encore aujourd'hui, sa signification a presque totalement disparu.



pawòl sé van

2020

video HD couleur, son

13 minutes

Edition de 3 + 2EA

Pawòl sé van prend le tissage comme paradigme pour recomposer le récit.

Dans la continuité de la vidéo Toli Toli, cette œuvre puise dans la terre une voix poétique, pour entendre la colonialité de la situation actuelle de la Guadeloupe, mais aussi son héritage.

Le vent devient une forme de résistance, un rappel constant que, malgré l'assimilation coloniale française, la dépossession et un écocide dramatique, la terre continue de parler.

Lien vidéo : [https://vimeo.](https://vimeo.com/708034170/88369f8005?share=copy)

[com/708034170/88369f8005?share=copy](https://vimeo.com/708034170/88369f8005?share=copy)



blue spelling

2016

video HD couleur, son

2 minutes 22 secondes

Edition de 3 + 2EA

Peut-être que ce rêve appartient aux souvenirs évoqués du temps non linéaire de l'Histoire caribéenne. Réalisée à partir d'une accumulation de dessins faits à la craie sur un tableau noir, cette vidéo commence par une interrogation intime sur la reconnaissance de soi. Comme dans un sommeil léger, lorsque la perception du temps diffère dans un écho brisé.

Lien vidéo : <https://vimeo.com/257204718/f2b98ce-4ce?share=copy>

